

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

La liberté ou l'amour, que choisir ?

François Rancillac met en scène *La Place Royale* (1633), sixième et dernière comédie de jeunesse de Pierre Corneille (1606-1684), dont Malraux pensait qu'«il fut sans doute un esprit remarquable ce qu'il dit de l'amour l'est rarement». L'illustre visiteur de cathédrales englouties songeait vraisemblablement aux tragédies tout comme Zola qui affirmait « Moi, lorsque je lis une scène d'amour dans ses oeuvres, il me semble toujours voir un elephant qui veut marcher délicatement sur des roses » Mille excuses à l'endroit de ces grands hommes. *La Place Royale* est une pièce majeure d'une perversité ombrageuse qui préfigure à bon droit les contes filmés d'Eric Rohmer. On y découvre Alidor, un amant (au sens du XVII^e siècle) qui, fou d'amour, fomenté un stratagème destiné à «refiler» à un ami celle qu'il aime, Angélique, dans le seul but de ne pas aliéner sa liberté chérie. A la fin, blessée, sans remède, elle choisira le couvent, au terme de péripéties subtilement agencées dans une intrigue tissée en toile d'araignée où soupirants et comparses ont joué sans cesse à je te prends, je te quitte. Rancillac voit là, à juste titre, quelque chose encore d'aujourd'hui dans les intermittences du désir.

La scène carrée recouverte de cendres, entourée de six tables à maquillage devant lesquelles les uns et les autres se réfugient tour à tour, cède vite la place à un parquet Versailles (scénographie de Raymond Sarti)

où s'organise le ballet des préférences contrariées, le plus souvent sous la forme de pas de deux. La contrainte, dans l'ordre contemporain, est à l'évidence dans le corset de l'alexandrin au sein d'une langue concise qui néanmoins flamboie et la posture de corps modernes s'accordant des licences impensables au XVII^e siècle (semi nudité de l'héroïne, brusques étreintes, gilles sonores). Ça se tient, c'est crédible, le pari est tenu.

La grace des filles (Angélique Hélène Viviès, à la gravité brune. Phylis Linda Chaib, en blonde suraiguë), en contraste avec la mâle attitude des prétendants qui tâtonnent (Alidor Christophe Laparra, Cléandre Assane Timbo, Doraste Nicolas Senty, Polymas et Lysis-Antoine Sastre), signifie élégamment les enjeux cachés de pouvoir dans la sphère érotique. Le ton est délibérément celui de la comédie noire un peu trop soulignée par la présence d'un crane à l'avant scène, donnant à l'excès l'idée de vanité des vanités.

Jean-Pierre Léonardini

le 12 janvier 2015